

Association comme principe d'une collaboration économique¹

Rudolf Isler

« La seconde chose dont il s'agit c'est qu'au fond, par la manière particulière dont la vie sociale est parvenue à monter, le sens du besoin d'autrui s'est perdu. Or sans ce sens du besoin d'autrui, il n'existe principalement aucune configuration de la vie économique. La vie économique ne peut que se configurer par des êtres humains qui peuvent d'abord faire abstraction de leurs propres besoins et qui ont, dans leurs pensées sur cette vie économique, un sentiment pour les besoins de n'importe quel autre être humain et apprennent de ce fait à se sentir dans l'humanité. Une compréhension intelligente pour ce qu'on peut désigner comme la consommation de l'humanité, c'est ce qui est nécessaire dans la vie économique.

La vie économique consiste en effet en production, circulation et consommation de marchandises. Mais maîtriser la production, à savoir pourvoir la production de sa juste vigueur, ce n'est en premier lieu absolument pas l'affaire de la vie économique. Vous voyez cela à partir des « points essentiels » : le capital est tout d'abord mis en circulation par la composante spirituelle de l'organisme social. L'art et la manière de produire, c'est foncièrement une question spirituelle. Une demande économique est essentiellement une demande de consommation. Naturellement ceux, qui se trouvent au beau milieu des associations économiques, ont la possibilité d'organiser et de maîtriser la production à partir de la vie de l'esprit ; mais l'intensité de la production, l'art de la production, on ne l'apprend à connaître que si l'on a un sens pour les besoins des autres hommes et pas uniquement comme groupe mais pour leurs besoins en propre. »

Rudolf Steiner (GA 338, pp.27 et suiv.)

Le besoin de l'être humain est le point de départ de toute économie. Dans l'économie, il s'agit d'achat et de vente de marchandises et de prestations de service, et certes à tous les degrés de la création de valeur, depuis les matières premières jusqu'au produit fini. Le but c'est toujours qu'un besoin y soit satisfait. Un processus économique sensé ne commence pas avec la production, mais au contraire, par la constatation des besoins. Pour cela ceux qui produisent doivent s'associer avec leurs partenaires économiques, car à partir de leurs propres besoins et intérêts, ils ne peuvent pas savoir ce qui est consommé.

En achetant et en vendant prennent naissance les prix. Ici aussi il s'agit du besoin, pour préciser, que ceux qui produisent, puissent vivre de ce qu'ils reçoivent en contre partie de leurs produits. Les acheteurs des produits ne peuvent pas savoir cela, en revanche, à partir de leurs propres besoins et intérêts, de sorte qu'une association appropriée entre acheteurs et vendeurs est nécessaire pour ce faire. Cette association ne peut pas se limiter au processus d'achat particulier, car le prix isolé a sa signification à l'intérieur de la totalité du système des prix, lesquels sont reliés entre eux au moyen de l'argent comme unité de mesure. Lorsqu'une marchandise coûte par exemple 10 €, on doit aussi connaître d'autres prix, afin de savoir ce qu'on pourrait encore acheter d'autre part pour 10€. Acheteurs et vendeurs doivent donc se mettre en relation de sorte qu'ils puissent avoir une vision immédiate de contextes plus grands. C'est cela qu'on veut dire avec les associations. Elles ont le besoin d'explorer vers deux côtés : vers le côté de la consommation et vers le côté de la production. Les

¹ Comme l'auteur en fit part à la rédaction, cette contribution a été suscitée par celle d'André Bleicher dans *Sozialimpulse* 4/2016 Il n'y a pas fait explicitement référence, mais il espère que ce texte puisse mener à des débats intéressants. C'est pourquoi nous avons demandé à André Bleicher une brève réponse à la critique implicite à certains endroits de cet essai. [Voir *Une association des branches à contrecoeur — Le cas des Acieries unies*, par André Bleicher traduit en français (SIAB416.DOC) et accessible sur simple demande auprès du traducteur, ndt]

prix sont importants pour cela, mais ils ne sont pas des indices suffisants. On doit regarder concrètement dans la vie ce dont les êtres humains ont besoin.

L'économie entre besoin et production

L'être humain individuel ne peut pas savoir ce dont les autres ont besoin ; cela ces derniers seulement peuvent eux-mêmes le lui dire. Le besoin prend naissance en dehors de l'économie, par la nature et la culture et pour l'économie, c'est quelque chose de donné, que celle-ci n'a ni à juger, ni non plus à influencer, mais au contraire, qu'elle n'a qu'à constater. (On trouve des détails de Rudolf Steiner à ce propos dans **GA 331**, pp.165 et suiv. et **GA 338**, pp.167 et suiv.). Ce que les êtres humains veulent manger et la manière dont ils veulent s'habiller, c'est une question de culture, de mœurs et d'usages et de situation culturelle. Pour leur développement, c'est la vie culturelle qui est compétente, l'éducation et la formation scolaire, la recherche, mais pas l'économie.

D'un autre côté la production n'a pas non plus lieu à l'intérieur de la vie économique ; mais elle dépend de l'économie, parce qu'elle doit en effet approvisionner l'économie de ce qui lui est nécessaire. La production elle-même c'est de la vie spirituelle appliquée. Ici ce sont des facultés et des connaissances spécialisées qui importent et pas seulement les décisions techniques et de gestion d'entreprise les plus exigeantes, mais au contraire aussi du plus simple savoir-faire artisanal et d'aptitude manuelle qui appartiennent à la vie de l'esprit. Lorsqu'un besoin est connu, il doit exister des gens qui savent, comment on peut réaliser la production de ce qui est souhaité. Lorsque ensuite le produit est fini et que la production est réalisée, on en arrive à la vente et elle devient une marchandise. Marchandise est un concept économique qui peut seulement être utilisé dans la relation entre vendeurs et acheteurs.

L'achat et la vente est une part importante de l'activité d'entreprise ; ici ceux qui produisent ce sont des négociants. En tant que tels, ils jouent un rôle important dans les associations. Chacun d'entre eux, à partir de son point de vue est en situation d'avoir son mot à dire quant au jugement des prix. Mais un jugement ne se réalise que si de nombreux points de vue collaborent, alors que les participants prennent connaissance et comprennent des manières de voir qui leur sont étrangères et les incluent ensuite dans leur jugement. C'est un processus qui joue un rôle à chaque négociation d'achat, lorsque celle-ci n'est pas seulement une confrontation de positions de force. Les négociations d'achat, lors desquelles on se met d'accord sur le prix, sont le « fondement », la « cellule archétype » de la vie économique (**GA 332a**, pp.74 et suiv.). Sur cette base, des associations doivent être édifiées par degrés, à partir du bas, d'abord local, ensuite régional et finalement, tandis qu'entre ces associations des contacts plus amples sont pris, dans des cercles de plus en plus vastes (**GA 335**, p ;181). Elles doivent établir solidement, par exemple, si un prix est plus élevé, plus bas ou carrément juste, en rapport à un autre. Il est équitable s'il rend possible l'existence ultérieure de celui qui produit. Lorsqu'il est trop bas, c'est que se présente peut-être une surproduction. Alors on doit modifier la production. Mais ce n'est pas la tâche de l'association. L'association n'a qu'à établir l'état de fait du prix trop bas et ses causes. La modification de la production, c'est l'affaire du producteur.

Une collaboration de ceux qui produisent, c'est de la vie spirituelle appliquée

Étant donné que le producteur isolé ne peut pas remplir cette tâche, il doit collaborer dans une organisation supra-entrepreneuriale. Entre les entrepreneurs, la concurrence joue un rôle, mais aussi la collaboration collégiale. Dans la vie spirituelle tous deux, effort individuel et collaboration collégiale, sont importants. C'est analogue à un collège d'école, dans lequel chaque enseignant organise ses cours aussi bien qu'il peut librement le faire lui-même et de manière autonome. Mais il doit collaborer avec ses collègues, afin que l'école, considérée dans son ensemble, puisse fournir ce dont les élèves ont besoin. Lorsque, par exemple, un enseignant vient à manquer, l'école doit être organisée de manière à ce qu'on puisse rechercher une personnalité seyante. On peut comparer foncièrement cela avec les

tâches qui reviennent à une collaboration collégiale entre les productions d'entreprises. Une telle collaboration doit, lors d'une surproduction, venir en aide afin que des entreprises individuelles ou des parties de l'entreprise puissent reprendre en charge de nouvelles tâches, de sorte que le capital d'entreprise qui n'est plus utilisé puisse être éventuellement remis à des personnes, qui sauront commencer quelque chose de sensé avec ce capital. La manière, habituellement en usage aujourd'hui, de mettre des entreprises en concurrence, et de vendre le capital d'investissement, ou bien encore de le mettre aux enchères, ne peut être tenue pour sensée que si l'on pense que l'on doit laisser l'amodiation du capital au marché. Le marché est caractéristique pour la vie économique, mais le capital, lui, doit être associé aux facultés et c'est là une tâche qui revient à la vie spirituelle.

La collaboration décrite des entreprises ensemble appartient à la vie appliquée de l'esprit, ce n'est pas une association de la vie économique. Chaque entrepreneur prend librement dans son entreprise les décisions innovatrices. S'il fait cela bien, il n'a pas forcément à l'occasion en vue, et en premier lieu, un profit économique maximum, mais le bien-être de ses personnes associées. Le profit ne devrait pas être le but principal d'une entreprise, mais au contraire un phénomène concomitant nécessaire auquel on reconnaît si l'entreprise est viable.

L'art et la manière dont on travaille ensemble, dans les associations et dans le travail collégial des entrepreneurs sont totalement différentes. Ce dont les consommateurs ont besoin, ne peut jamais être économiquement fixé, mais on doit se le laisser dire par les consommateurs eux-mêmes et observer en même temps leur comportement d'achat. Des associations peuvent déléguer ces tâches aux personnes appropriées. Dont l'activité se distingue de la recherche de marché actuellement usuelle du fait que celle-ci est le plus souvent exécutée de la part et pour l'intérêt des entrepreneurs et des chances de débouchés. Mais des associations ne devraient jamais émaner des intérêts du profit et du gain maximum, mais au contraire toujours des besoins. Rudolf Steiner exige une inversion radicale de l'économie du profit dans une économie du besoin (**GA 190**, p.54). La production ne se laisse pas dériver logiquement d'une manière quelconque à partir du besoin, mais dans les associations les producteurs peuvent seulement recevoir l'information nécessaire sur ce besoin. Leur activité est alors un acte libre, dans lequel les facultés des producteurs doivent se mettre librement en train. Les producteurs peuvent prendre connaissance du besoin et le comprendre par empathie et les consommateurs peuvent prendre connaissance de ce que les producteurs peuvent produire et le comprendre aussi. À partir de ces deux sources en résultent des manières d'agir en accord mutuel. C'est la seule et unique voie par laquelle un jugement économique d'ensemble peut être réalisé. Un être humain individuel ne peut jamais y parvenir seul.

Dans la collaboration des entrepreneurs valent par contre des conformités aux lois de la vie de l'esprit. Cela a ici l'importance que les êtres humains individuels peuvent reconnaître et savoir, dans leur collaboration, si des intérêts et des compromis vont de travers. Chacun doit agir à partir de son propre discernement. Et si une action commune est nécessaire, on doit négocier aussi longtemps qu'il est nécessaire pour obtenir l'accord de tous. — Ce qui veut dire, concrètement, jusqu'à ce que plus personne ne soit contre mais que tous soient pour, ou bien encore, s'abstiennent. Un travail mener ensemble dans le cadre de la vie de l'esprit peut seulement s'en développer ensuite si les participants sont prêts à permettre de nouvelles connaissances.

Les processus décrits ne forment pas un tableau idéal irréaliste, mais résultent au contraire de la prise en considération et de l'observation de la vie. Certes, la plupart des hommes se comportent aujourd'hui tout autrement dans l'économie. Cela tient avant tout à la science et au dogme répandus dans les médias, que l'égoïsme serait le seul et unique ressort opérant dans les productions humaines. Ce dogme renforce l'égoïsme dans la démesure et entrave l'évolution de la fraternité, qui est partout latente et

existante en amorces. Une autre raison c'est l'opinion que des problèmes économiques fussent résolubles par la politique étatique. De ce fait l'état devient un terrain de délire pour des luttes d'intérêt de pouvoir politique.

Trois sortes de jugement

Des jugements dans la vie économique, la vie juridique et la vie de l'esprit ne se réalisent pas de la même façon. Rudolf Steiner a nettement distingué trois sortes de formation du jugement (GA 202, pp.38 et suiv.)

« ...les relations économiques personne ne peut les dominer du regard, on doit s'associer à d'autres pour ce faire. Ce que l'on ne sait pas, l'autre peut le savoir. La conscience de l'être humain individuel disparaît dans l'association une. Il y a là quelque chose qui existe et se déroule pleinement dans l'inconscient et qui peut seulement se produire de sorte que l'être humain individuel ne peut pas du tout voir, mais laisser sa conscience s'immerger dans celle de l'association. Nous avons alors ainsi la vie économique.

La vie de l'esprit est dominée d'éveil social, la vie juridique de rêves sociaux ; dans les Parlements modernes, carrément de cauchemar, ce qui est aussi un rêve. La vie économique est imprégnée du sommeil social. Et là où la vie de l'âme humaine disparaît tout d'abord dans l'inconscient, l'amour doit y être et se répandre sur la vie associative. L'amour, qui est un élément de volonté, la fraternité doit imprégnée la vie économique. La liberté est l'élément de la vie d'éveil, la fraternité celui de la vie du sommeil dans le social...»

- Dans la vie spirituelle, l'être humain juge de lui-même conformément à ses facultés. On peut communiquer son jugement à autrui, on peut aussi tenter de convaincre d'autres ou bien même imposer son jugement à autrui. Car on attend d'autrui qu'il modifie son jugement. Mais la modification d'un jugement n'est en vérité possible qu'au moyen d'un pas d'évolution de l'individu isolé.
- Le droit, dans l'État actuel est fortement mélangé avec les intérêts économiques et les manières de voir le monde. Dans une vie juridique dans laquelle, il ne s'agirait de rien d'autre que de l'application concrète des droits universels de l'être humain, il n'y aurait que des questions sur lesquelles tous les hommes hors de tutelle pourraient juger de la même façon. Pour cela, ils n'auraient besoin que d'un penser logique et sain, et non pas de facultés particulières ou de connaissances spécialisées. Or, dans l'actuel état démocratique des décisions sont nonobstant très fréquemment à prendre qui requièrent de telles connaissances spécialisées, par exemple les plans d'études des écoles, les investissements routiers et les édifices publics, la nomination des juges et ainsi de suite.
- Dans notre vie économique collaboratrice, de très nombreuses forces d'âme sont à l'œuvre encore qui font du tapage silencieusement en nous, parce que nous ne pouvons pas encore les élever à la pleine conscience. Rudolf Steiner n'a eu de cesse d'évoquer ce problème, par exemple, en 1922 à Oxford (GA 305, p.208)

« On peut réfléchir encore bien longtemps à une résolution de la question sociale, toute cette réflexion est un non-sens. Ce qui a seulement du sens, c'est de former des groupes sociaux dont on puisse s'attendre à que des résolutions partielles en résultent de sorte que les gens qui jugent ensemble produisent quelque chose qui approche de la résolution partielle de la question sociale, pour un lieu donné et à un moment donné... »

Le penser logique-dialectique, que nous maîtrisons en quelque sorte effectivement bien de manière unilatérale, ne suffit pas, pour former des concepts économiques. Dans les conférences au sujet « des limites de la connaissance de la nature » (GA 322, p.89) Steiner a dit :

« Et ce qui vit dans les marchandises, c'est le concept le plus complexe qui puisse, tout d'abord être compris. Car aucun être humain isolé ne suffit pour pouvoir appréhender la marchandise dans sa réalité de vie. Si l'on veut principalement définir une marchandise, c'est qu'on ne sait pas du tout ce qu'est une connaissance. On ne peut pas définir une marchandise, car dans ce contexte, on ne peut seulement définir ou concevoir en concept ce qui importe pour un être humain tout seul, ce qu'un homme peut appréhender seul avec son âme. Or une marchandise vit toujours dans les transactions entre plusieurs êtres humains et plusieurs types d'êtres humains. Les marchandises vivent entre producteurs, consommateurs et celui qui sert de médiateur entre les deux. Avec le concept misérable de troc [échange, ndt] et d'achat, que l'on a formé avec une science qui ne voit pas correctement les limites [d'interprétation, ndt] de la connaissance de la nature, avec ces concepts pitoyables, donc, on ne comprendra jamais la marchandise. Celle-ci, le produit du travail, vit entre plusieurs êtres humains, et lorsque l'individu humain s'avise de reconnaître une marchandise en tant que telle, alors c'est faux. La marchandise doit être appréhendée dans sa fonction sociale par une pluralité d'êtres humains organisés, en association. Elle doit être saisie par l'association et elle doit vivre dans celle-ci. Ce n'est que si des associations se forment qui digèrent en elles ce qui émane des producteurs, des distributeurs et des consommateurs, alors seulement, prendra naissance ce concept social-là — mais à présent non plus à partir d'êtres humains individuels, mais au contraire, par l'association... lequel concept de la marchandise doit vivre dans la communauté humaine du groupe pour avoir une vie économique saine. »

Dans les jugements économiques, nous ne pouvons pas utiliser de concepts pensés à fond comme intellectuellement achevés, au contraire, les concepts doivent rester vivants et donc se laisser modifier. Lorsque nous entendons comment nos partenaires décrivent leur propre situation, nous devons en laisser vivre en nous la représentation et laisser celle-ci agir en nous dans sa qualité d'image. Aux étudiants du *Cours d'économie politique* (GA 341, p.12) :

« Dans l'économie il vous faut foncièrement une méthode de caractérisation qui cherche à acquérir des concepts du fait qu'à partir de divers points de vue, on en arrive à les maintenir ensemble tout en les laissant parvenir à leur apogée dans l'entendement. On obtient ainsi un concept déterminé. Lequel sera vraisemblablement unilatéral dans un certain sens, puisque qu'on ne peut jamais embrasser du regard l'étendue des faits concrets, mais que l'on a seulement une certaine somme d'expériences. À présent, vous traversez avec ce concept une fois encore tous les phénomènes qui apparaissent et vous tentez de le vérifier. Alors vous verrez que cela revient véritablement à le modifier. Ainsi en arrivez-vous, en caractérisant ainsi, à un concept que vous vérifiez en le modifiant et vous obtenez alors une vision immédiate d'économie politique... Vous devez travailler en vue d'obtenir de telles visions immédiates. La méthode, en matière d'économie politique, c'est justement une méthode extrêmement inconfortable parce qu'en réalité, elle aboutit ensuite à ce que l'on doive les combiner sans cesse avec des facteurs infiniment nombreux. Vous devez donc travailler en vue d'obtenir des imaginations d'économie politique ! Car c'est à partir de ces dernières que vous pouvez seulement avancer. Lorsque vous les avez et que vous les approchez de quelque chose, alors elles se modifient d'elles-mêmes, alors qu'avec un concept figé, il n'est pas facile de le modifier. »

La signification de la science spirituelle pour la vie économique

Steiner l'a exprimée de la manière suivante (GA 192, pp.314 et suiv.) :

« Une marchandise ne peut essentiellement être comprise par quelqu'un qui ne dispose pas d'un concept de connaissance imaginative. C'est pourquoi il n'y aura pas de définition d'une marchandise, avant que la connaissance imaginative soit reconnue. »

Il n'affirmait pas que l'on doive avoir une connaissance imaginative pour comprendre une « marchandise », mais que l'on dût savoir et reconnaître au contraire qu'il y a une imagination. Lorsque les étudiants en économie lui demandèrent : « Dans quelle mesure l'inspiration est-elle nécessaire pour la connaissance d'économie politique ? », il répondit (GA 314, p.16) :

« Cela est entendu de sorte que cette inspiration, si l'on prend la chose au sérieux, n'est en vérité pas si extraordinairement difficile. Il ne s'agit pas de découvrir des faits suprasensibles, mais de rendre opérante au contraire l'imagination sur les champs d'économie politique, de sorte qu'elle ne peut pas devenir particulièrement difficile. »

Malgré cette réponse bienveillante et amicale à l'adresse des étudiants, on doit bien voir que les exigences sont grandes si l'on veut en arriver à des jugements et à des résolutions dans des associations, car l'économie a le plus souvent besoin que nous ne nous verrouillions pas dans notre penser intellectuel dont la nature nous a fait cadeau, mais que nous soyons prêts au contraire à assimiler des « forces d'orientation » de la science spirituelle et de « les rendre active ».

(GA 199, pp.189 et suiv.) : *« Où aura-t-on besoin de « forces d'orientation » de la science spirituelle si l'on veut comprendre correctement les nécessités de l'humanité dans le présent et dans le proche avenir ? On en aura besoin carrément sur le terrain de la vie économique. Des associations doivent s'y former et les expériences qui se vivent là, à savoir que ces associations en nombres, rassemblent et coordonnent en connaissant ses forces d'orientation au moyen de résultats qui peuvent être uniquement conquis au travers d'une expérience intérieure dans les mondes supérieurs...Ce qui repose à la base de la vie économique, cela doit être recherché dans ses forces d'orientation, à partir d'une science initiatique, et ces forces d'orientation de l'initiation doivent mettre ainsi en ordre ce qui a été rassemblé par les associations individuelles à partir de tel ou tel cercle professionnel, à partir de tel ou tel industrie ou cercle d'agriculture et ainsi de suite. C'est carrément la vie économique qui rend au plus souvent nécessaire la vie de l'esprit et précisément dans la vie économique, on ne pourra pas avancer plus loin sans cette vie spirituelle, car dans la vie économique tout restera alors instinctif, si cela n'est pas élevé et porté à la conscience par la vie spirituelle, afin que cela puisse évoluer, comme je l'ai dit. C'est pourquoi on devrait dire : tout d'abord on se procure un balai et ouste, on sort tout ce qui nie l'esprit en dehors de la vie économique ! Car de cela dépend la santé de l'humanité à venir. Tout ce qui ne veut pas l'esprit, [il faut, ndt] carrément [le balayer, ndt] hors de la vie économique ! C'est ce qui est de toute première nécessité, sinon on obtient le chaos économique et avec cela principalement le chaos de la civilisation. Et cela ne se démontre en effet, voudrais-je dire, que par trop clairement et nettement. »*

(GA 200, pp.98 et suiv.) : *« C'est là quelque chose de ce qui justement doit venir comme une floraison du mouvement anthroposophique, qu'il apporte, à l'aide d'une disposition d'âme résultant de la science spirituelle, à savoir une pénétration immédiate de la vie pratique, notamment de la vie économique pratique et que soit montré comment le déclin peut être prévenu lorsqu'on apporte dans cette vie économique la conscience qu'en vérité on crée quelque chose de vivant. »*

Sozialimpulse 1/2017.

(Traduction Daniel Kmiecik)

Dr. Rudolf Isler : a étudié l'histoire à Zurich et il a passé sa thèse à Zurich sur Bismarck. Il fut diversement enseignant, passa 25 années de sa vie pourtant comme fermier bio-dynamique. Aux éditions du Goetheanum est paru en 2013 un ouvrage de lui portant le titre *Durabilité — Sorties de crise au moyen de libres initiatives*.

Au sujet du débat sur les Associations

Remarques sur l'essai de *Rudolf Isler*, par **André Bleicher**²

Je me réjouis du fait que l'article sur les *Aciéries réunies* paru dans le numéro de décembre 4/2016 de **Sozialimpulse** a attiré l'attention. Je trouve le texte d'Isler très stimulant pour approfondir le débat sur l'essence des associations. Je souhaiterais pour ma part pour de tels débats généraux, une argumentation fondée sur des propositions au lieu d'une juxtaposition de citations de Steiner comme clause salvatrice.

Si je me réfère aux points évoqués dans l'essai qui se rapportent à l'article sur les aciéries, comme je le pense, Rudolf Isler se heurte à la problématique de la surproduction qu'il ne tient essentiellement pas comme associative, puisqu'en effet les capacités sont édifiées largement au-dessus du besoin. Le problème de la diminution des frais fixes, existe bel et bien pourtant et le refoulement concurrentiel qui en résulte nécessairement aussi. La première thèse serait donc la suivante : une économie associative est une économie qui couvre le besoin. Ce par quoi précisément tout ne va pas si bien, car le producteur plus fortement en dégression refoule celui qui est moins en dégression (voir les marchés bio, etc). Ce par quoi le problème doit alors être traité dans l'association de branche [secteur, *ndf*].

La seconde thèse disparaît manifestement que la gestion du capital est à établir dans la vie de l'esprit. De nouveau pour une fois d'abord, pas de contradiction. À l'occasion de quoi les argumentations relatives à la libre résolution deviennent problématiques en conséquence. Finalement il s'agit ici effectivement d'effets externes dès que cela provient des circonstances effectives de la faillite du marché. Et la réponse ne concerne pas le producteur (chômage) et seulement lui, mais devient opérante sur la société et doit aussi être portée par la société. Il s'agit justement de vie de l'esprit *dans* la vie économique.

Comme troisième thèse implicite, je conclus : tout dépend du jugement de l'individu, avec cela donc de l'évolution de la faculté de jugement. Ici il faudrait s'interroger ce que doit véritablement faire l'association. En tant que structure, elle confronte l'acteur individuel, en effet, carrément aux conséquences de son acte, et rend possible de meilleures résolutions. Le surmontement de la réduction à l'*Homo oeconomicus* ne se produit pas de manière humaine de manière individuellement isolée, mais au contraire en relation à d'autres acteurs. Ainsi vaut la « loi de causalité sociale » : Décisive est l'interaction entre action de l'individu et la structure rendant possible une action.

(Traduction Daniel Kmiecik)

² Pour le lecteur français voir : *Une association des bran,ches à contrecœur — Le cas des Aciéries unies*, par André Bleicher traduit en français (SIAB416.DOC) accessible sur simple demande auprès du traducteur, *ndt*